

Sophie Bourgault et Julie Perreault (dir.), André Habib

Maïté Snauwaert

Numéro 161, printemps 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/82053ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Snauwaert, M. (2016). Compte rendu de [Sophie Bourgault et Julie Perreault (dir.), André Habib]. *Lettres québécoises*, (161), 54–55.



SOPHIE BOURGAULT ET JULIE PERREAU (DIR.)

Le care. Éthique féministe actuelle

Montréal, Remue-ménage, 2015, 280 p., 25,85 \$.

Nouvelle vague du care

Ce « premier ouvrage faisant le point sur la question au Québec » paraît nécessaire alors que c'est déjà une « seconde génération de théoriciennes du care » qui émerge. Il explique et envisage ce courant de la philosophie morale et politique qui, né aux États-Unis il y a trente ans, conquiert aujourd'hui son actualité dans le monde francophone.

Dirigé par deux spécialistes d'études politiques et signé en outre par des philosophes et sociologues, *Le care* propose une réflexion d'une grande pertinence sur cette notion intraduisible qui a peu à peu gagné la pensée francophone. Le *care* a cette particularité de désigner le domaine du soin sans se limiter à cette sphère relativement étroite de la santé. En tant que substantif, il a ce mérite de pouvoir subsumer un spectre d'activités pratiques et d'actions morales dans la désignation desquelles il entre en tant que verbe : *to care*, se préoccuper, considérer comme important, se soucier moralement de quelqu'un ; *to care for*, prendre physiquement soin des besoins élémentaires d'un être vivant ; *to take care of*, s'occuper matériellement, financièrement ou administrativement d'une personne ou d'une situation (voire la régler définitivement). Si les expressions françaises *prendre soin de*, *avoir soin de* et *soigner* en sont à peu près les équivalents, le nom de « soin » amène aussitôt à l'esprit la sphère médicale et paramédicale, *a fortiori* les soins apportés par toute autre personne que la ou le médecin : c'est-à-dire ces tâches d'entretien d'hygiène et de la santé indispensables et considérées pourtant comme subalternes, ou assurées par des personnes considérées elles-mêmes comme subalternes. Avec le terme de *care*, les directrices de l'ouvrage veulent au contraire revaloriser « l'ensemble des services domestiques, affectifs et sexuels fournis dans un rapport d'interdépendance » (je souligne).

Le « féminisme du care »

Lorsqu'on dit que l'éthique du *care* est féministe, on signifie qu'il est une philosophie dénonçant l'exploitation de minorités politiques, dont les femmes font partie, parmi d'autres catégories fragilisées. Comme le soulignait bien l'ouvrage ayant introduit le *care* en France – il y a déjà dix ans, réédité depuis –, *Le souci des autres. Éthique et politique du care*, sous la direction de Patricia Paperman (qui collabore au présent livre) et Sandra Laugier, les tâches confiées aux femmes ont été historiquement dévaluées, à moins que ce n'ait été parce qu'on les dévaluait que ces tâches étaient confiées aux femmes. Par suite, les travaux de soin apportés aux malades, aux vieillards, aux enfants ou à l'entretien ménager des lieux publics et privés ont été réservés aux femmes, déconsidérés socialement et sous-payés. Aujourd'hui, dans nos sociétés occidentales, cette sphère professionnelle minorisée continue d'être constituée majoritairement de femmes, auxquelles se sont adjoints des hommes de couleur immigrés. Autrement dit, une nouvelle minorité politique. L'enjeu et le combat du *care* est de « transformer les conceptions sociales dominantes » (p. 11) pour replacer ces activités discrètes et vitales au centre de l'éthos social et des décisions politiques, sans

les laisser incomber aux populations les plus fragiles. C'est à ce titre qu'il est féministe — non parce qu'il affirmerait que les femmes sont mieux habilitées à s'acquitter de ces tâches.

Une éthique pluridisciplinaire

C'est pourtant ainsi qu'avait pu être interprétée, y compris par certaines féministes, la réception de la « première vague » du *care*, lors de la publication en 1982 de *In a Different Voice*, de la psychologue Carol Gilligan. C'est pourquoi l'essentiel de l'ouvrage tente de démontrer à quel point les théoriciennes de la « deuxième vague » ont œuvré à le sortir de cette essentialisation (p. 15) au profit de l'observation et de l'analyse d'une corrélation historique entre « travail, précarité, vulnérabilité et injustices de genre » (p. 13). Le *care* dessine ainsi une éthique nécessairement pluridisciplinaire : il dépasse les disciplines pour trouver sa résonance morale dans la critique des fonctionnements institués et son mode d'action sur le terrain social. La deuxième partie en fait ainsi un « outil critique pour repenser le libéralisme » et son système inéquitable de répartition et de reconnaissance des tâches indispensables à la survie et à la croissance de tous, qui contribue à créer et à entériner des inégalités dans une logique d'opposition archaïque entre forts et faibles, visibles et invisibles. La troisième partie retourne aux sources philosophiques du *care*, en offrant des relectures d'auteurs fondamentaux, tels Hannah Arendt, Paul Ricoeur, Edmund Husserl, Emmanuel Levinas. Par ses approches historiques, politiques et théoriques, l'ouvrage dresse un portrait convaincant du changement de paradigme social que permet d'opérer le *care*, et des raisons de son actualité flagrante.



Par ses approches historiques, politiques et théoriques, l'ouvrage dresse un portrait convaincant du changement de paradigme social.

Impression d'un livre « à la demande »

INFOCAPSULE

On en parle depuis si longtemps que je me demandais si un jour cette innovation qui consiste à imprimer un livre à n'importe quelle quantité allait débloquer. On se souvient peut-être que j'ai écrit sur cette innovation de Xerox dès les années 1990. J'en ai même fait l'objet d'un éditorial récemment dans mon éditorial du no 155 (Automne 2014). À l'évidence la Espresso Book Machine a connu démarrage lent sinon cafouilleux.

C'est pourtant une excellente idée. Le communiqué de *ledevoir.com* ne précise pas le nom de l'imprimante, mais les chances que ce soit l'Espresso sont grandes. C'est SoBook qui s'est joint à Marquis Imprimeur pour mettre sur pied ce service tout à fait justifié. On donne l'exemple de l'éditeur L'Harmattan, maison d'édition parisienne – qui fonctionne selon un principe de participation de l'auteur à la production des livres – qui a décidé d'emboîter le pas au Québec. Plutôt que d'envoyer des stocks de livres depuis la France qui dormiront dans les entrepôts, L'Harmattan a décidé de transmettre les commandes à l'imprimeur Marquis lequel alimente son distributeur au Québec selon les besoins. Et Serge Loubier, président de Marquis, de commenter : « Je fais pour lui pas loin de 300 commandes par semaine. Ça peut vouloir dire que, dans le même mois, je lui imprime quatre fois le même livre, un exemplaire à la fois. Un livre coûte entre 1,50 \$ à 3,00 \$ selon la qualité du papier. En impression à la demande, le coût double ». Cela peut paraître exorbitant, mais il n'en est rien. Il suffit de penser au temps économisé, au coût du transport, à l'entreposage, au pilonnage obligé. Étrange qu'une invention aussi utile ait mis tant de temps à s'implanter... A.V.

ANDRÉ HABIB

La main gauche de Jean-Pierre Léaud

Montréal, Boréal, coll. « Liberté grande », 2015, 312 p., 25,95 \$ (papier), 18,99 \$ (numérique).

Le cinéma dans nos vies

Dans cet essai impressionné de milliers de films et de complicités ciné-philiques, une voix émue et lucide nous amène à cheminer dans les méandres mélancoliques de l'expérience cinématographique, dont elle fait une enfance de l'art, voire profondément un art de l'enfance, suscitant en conséquence des attachements durables qui modèlent nos vies.

Lorsque j'étais enfant, un de mes maîtres d'école avait pris l'initiative de tenir un ciné-club, tous les samedis après-midi, dans une salle municipale. Il l'animait de façon gratuite et volontaire, et les enfants y étaient conviés sans obligation. Je ne me souviens pas — à part peut-être de mes après-midi sans fin de lecture — d'un temps plus luxueux que celui-là. Le maître nous donnait du temps — son temps à lui, qu'il nous offrait en le mêlant à son savoir; le temps du film, qui nous plongeait dans une pénombre bienheureuse à l'abri du monde et des soucis familiaux; et ce temps ensemble que crée la séance de cinéma, groupant de façon éphémère des sensibilités particulières. Ce sont de tels souvenirs qu'André Habib nous communique: les siens, croisés à ceux des cinéphiles qui lui sont proches, avec lesquels il entretient depuis des années, on le devine, des conversations autour de ce luxe vital qui les anime et fait briller leurs vies.

Mélancolie du cinéophile

L'essai est ainsi, d'une seule voix, une collection de ces récits auxquels j'ai espièglement ajouté le mien. Car c'est à cela qu'il invite, à travers la mémoire singulière-collective qu'il dessine: non seulement à se remémorer les films, mais aussi le moment et les conditions de leur visionnement, la séance elle-même, souvent vécue, chez les générations précédentes, comme transgression, qu'elle fût interdite soit par l'âge, soit par la famille ou par le prêtre. Cette même séance ayant peut-être aussi estampillé une époque et un lieu, dans des salles de quartier qui n'existent plus. C'est que le film (lui-même découpage) découpe un moment dans nos vies: on se souvient où et avec qui on est allé le voir. Et puis bien sûr il y a littéralement le moment qu'est le film lui-même, lorsqu'il nous fait entrer dans son rythme et sa durée. Ce que nous retenons alors, ce sont ces aspérités et ces désirs qui nous sont communiqués à travers le grain d'une image ou le son d'une histoire, la ligne d'un visage ou la vitesse d'un plan; ces instants de « punctum », comme les désignait Roland Barthes dans sa réflexion sur la photographie, qui nous saisissent, nous attrapent, nous poignent, et qui seront peut-être, pour un autre, insignifiants. André Habib le dit bien: le cinéma est lié inévitablement à la mémoire et à la nostalgie — ou plutôt, selon lui, à la mélancolie: au plaisir doux tiré de la réminiscence sans regret d'un passé dont on sait qu'il ne reviendra pas, mais dont la beauté réside dans cette unicité, cette distinction dans la masse de ce qui s'est (ou pas) fixé en nous. C'est par exemple cette *main gauche de Jean-Pierre Léaud* qui donne son titre à l'ensemble, et qui, évoquant cet acteur singulier et maladroit, en semble la métonymie.



Poétique du cinéma

Ainsi le texte éponyme livre-t-il l'une de ces descriptions d'un *moment* de cinéma dont l'auteur a le talent; moment qui se définit véritablement comme la *rencontre* entre le film et le spectateur:

Une espèce de vitalité désespérée et violente qui innerve chaque plan et appelle l'attention à chaque moment, à chaque détail. Je suis bien posé dans le film, disposé à capter tout ce qu'il me livre. Et puis, au détour d'une scène vers le milieu de la première bobine, quelque chose qui me frappe et m'éblouit: la main gauche de Jean-Pierre Léaud. (p. 133)

C'est là le *punctum* cinématographique, tel que le décrit André Habib, et *le sien*, « [s]a scène » a-t-il envie de dire, élue par lui dans le film (p. 133), qui fait en quelque sorte office de tout le film et qu'il se met à habiter. Mais c'est aussi bien l'un de ces moments d'élection du texte qui nous attire à lui, nous propose de le suivre sur son chemin singulier, buissonnier. C'est une poétique du cinéma que déploie André Habib dans son écriture, écrite toute en dialogue, parfois à travers des adresses à la deuxième personne, parfois à travers des textes en série qui, sur un thème (« la peur ») ou une figure souvent reprise au cinéma (Jeanne d'Arc), se suivent et se répondent comme les épisodes d'un rêve récurrent. Ou encore, dans le souvenir des maîtres à penser, Serge Daney et Jean Louis Schefer, dont les phrases fulgurantes décrivent cette expérience fragile et forte, à la fois intangible et inoubliable que fonde, pour ses amateurs véritables, le cinéma.

Soutenez votre revue!

Réservez un espace publicitaire

Contactez MICHÈLE VANASSE
responsable de la publicité
mvanasse@lettresquebecoises.qc.ca